

Hawad

l'utopie des marges et la quête d'une autre vérité*

« **F**AUT-IL qu'un peuple soit appelé à disparaître pour commencer à exister ? » : la formule couvrait l'an dernier les murs du métro de Paris. Depuis trois ans déjà, la « question touarègue » a embrasé la marge méridionale du Sahara ; au Niger, la revendication se partage entre le Front de libération de l'Air et de l'Azawagh de Rhissa Boula, le Front de libération de Temust de Mano Dayak, et le Front révolutionnaire de libération du Nord-Niger d'Attaher. La médiatisation de la lutte contre les États a permis de dénoncer les excès. Elle a cependant laissé de côté le petit peuple majoritaire, celui des campements, de la difficulté quotidienne aggravée par l'insécurité, celui des genres de vie de déplacement entravés par les armées nationales et le banditisme latent.

Au mois d'octobre 1992, l'Association des étudiants berbères organisait à Paris une soirée de solidarité avec le peuple touareg. Sur scène, témoignaient un certain nombre d'invités. Venant de la salle commença à se faire entendre une voix qui couvrit bientôt les interventions ; l'homme parlait de « temujar'a » (1), dénigrait aux participants le droit de s'exprimer au nom des Touaregs, accusant les siens d'acculturation à l'école des Français, et les étrangers d'une vision mythique et stéréotypée de la société nomade : cet homme, c'était Hawad.

* Les textes en italique non annotés sont extraits d'entretiens enregistrés à Aix-en-Provence (27 juillet 1993).

Hawad est né en 1950, au nord d'Agadez, dans une famille nomade des Ikaskazen, qui appartient à l'ensemble de la Confédération des Kel Aïr. Enfant, il suit les cycles classiques de l'éducation touarègue : apprentissage du désert, de la transhumance, connaissance des animaux et des végétaux, enseignement des contes et des mythes, cosmogonie touarègue, maîtrise de la parole et acquisition progressive de la pensée nomade, faite de mobilité.

Comme le veut la tradition, les femmes jouent tout d'abord un rôle important dans l'éducation de Hawad, mais c'est autour de son grand-père, personnalité politique, que s'organise son univers. L'enfant n'a que sept ans lorsque la mort du vieil homme le laisse désemparé : « *Je suis parti, car celui qui servait de pilier central, qui soutenait notre cosmos, venait de s'effondrer, fendu, brisé. Je me suis dis alors : le chaos va venir* » (2).

Sa fuite dans le désert, avec quelques chameaux, est un mouvement de désespoir qui va le conduire à la rencontre avec les soufis (3) ; ils lui font découvrir l'islam, puis l'écriture arabe, et le ramènent à l'harmonie perdue, au risque de le couper de sa société : « *J'appartiens à deux identités, je vis dans la métamorphose* » (4). L'adolescent apprend à connaître les anciens Grecs, les hindouistes, les Arabes, étudie le christianisme, les traductions juives relatives à l'interprétation mystique de l'Ancien Testament et la divination au moyen des signes et des figures. A 17 ans, par la route des caravanes, il rejoint la Libye, où il travaille comme gardien tout en fréquentant une université d'enseignement islamique traditionnel, puis il voyage jusqu'en Égypte et en Irak.

Après douze ans de va-et-vient, il se fixe à nouveau chez lui, où les choses ont beaucoup changé ; le séjour est bref, tant la misère et la déstructuration de la société lui sont insoutenables. Il repart dans une nouvelle quête, en Afrique du Nord, au Moyen-Orient, au Maghreb, approchant en Europe le mouvement hippy. Il ne reviendra dans l'Aïr que beaucoup plus tard, pour un séjour de sept ans consacré à l'interprétation de l'écriture touarègue et à l'étude de la psychologie, avant d'élire domicile à Aix-en-Provence.

Hawad continue néanmoins à voyager ; il nomadise à travers la poésie, l'écriture et la calligraphie, à la recherche de « *la parole primordiale de la parole désincarnée* » (5), obligé de matérialiser sa

niveau de réflexion qui est le sien ; « *pour moi, l'écriture, c'est une recherche de moi-même. J'écris : c'est comme marcher dans le désert, nomadiser dans l'espace, dans le cosmos. Quand je nomadise, je ne nomadise pas pour que les autres me comprennent ni pour que les autres m'aiment. Non, je nomadise pour me retrouver moi-même : pas pour devenir un être parfait ni pour me réaliser ; je n'existe pas, sauf en marchant* » (6).

Mais si la démarche du poète est, comme il l'affirme, strictement individuelle, alors pourquoi dédier ses textes

*« A ceux qui sous les serres
Des vautours et des choucas
Ont à nouveau gémi
En mille neuf cent quatre-vingt-dix
Et en mille neuf cent quatre-vingt-onze »* (7).

Après la période des « écrits de la Soif », qu'il qualifie lui même de « *carapace, de cache-misère* » face à la réalité touarègue proche de la désespérance qu'il ne pouvait accepter, Hawad est rattrapé par le présent.

« Je suis le pillard qui, au cri de la guerre, tire la longe de la mémoire nomade » (8)

Dans ses textes en prose, il crie la misère des siens, celle qui l'avait conduit à fuir son campement. Son écriture n'est plus seulement le moyen individuel de traverser l'espace jusqu'au carrefour des « vérités » et des utopies : au nom de l'humiliation d'une nation piétinée, il dénonce l'image de « l'homme bleu » qui perdure. La faute en revient aux ethnologues et scientifiques de l'étranger, et à la presse « *mal informée, incapable de s'écarter du prêt à penser... Les Touaregs en ont assez d'être étudiés par des amateurs qui n'ont pas l'ombre d'un doute sur leurs capacités analytiques. Assez de ces rustres naïfs qui pensent que ce qu'ils sont incapables de voir n'existe pas. Assez de ces spécialistes bornés qui nous enseignent ce qui est touareg sans avoir jamais saisi l'élémentaire* » (9).

En réaction à cette vision grossière, Hawad préférerait peut-être trouver une analyse de leur histoire et de leur société par les Touaregs eux-mêmes. Mais l'idée que seul un Touareg peut parler des Touaregs n'invite-t-elle pas à une dérive facile de repli sur soi et de négation de toute possibilité, par l'extérieur, de compréhension de l'autre ?

(6) J.-D. Penel, *art. cit.*

(7) Hawad, *La danse funèbre du soleil*, Céret, L'Aphélie, 1992, 38 p.

(8) Hawad, *Chants de la soif et de l'éga-*

rement, Aix-en-Provence, EDISUD, 1987, 90 p.

(9) Hawad, « Hachis touareg pour dîners officiels », *Libération*, 12 juin 1992.

Il s'inscrit en faux contre l'image que les médias donnent des Touaregs, « *isolés, misérables, dans un pays aride, désunis, dispersés, indisciplinés, sans structure politique d'ensemble ni d'organisation territoriale, ni même conscience de leur unité* » (10).

Il a le sentiment de faire partie de ce grand corps qu'est, pour lui, la nation touarègue, unité respectant les différences, articulation dans laquelle s'emboîtent de multiples sous-ensembles structurés à l'identique ; réalité ou reconstruction d'identité ? Pour Hawad, la colonisation fut une œuvre d'expropriation, et l'indépendance en est la suite logique : écrasement de la charpente touarègue, les cinq confédérations qui formaient les piliers soutenant le toit de la nation, démantèlement de son organisation politique, sociale, économique et spatiale (11).

« Le jeu traditionnel consistait à porter sa pierre dans l'espace de l'autre »

Pour Hawad, les divisions sociales et politiques, réduction du Sahel à un simple puzzle, ont été fabriquées de toutes pièces pour asseoir l'appropriation de l'espace et le contrôle des hommes par la colonisation et les nouveaux États : « *Je ne peux plus avancer d'un pas, il y a trop de drapeaux et de barbelés sur le dos maigre du Sahel* » (12).

L'espace d'autrefois, symbiose de peuples en contact, avait des limites évolutives, impossibles à cartographier comme une frontière contemporaine statique. Cette idée se retrouve dans l'image qu'il dessine des sociétés sahéliennes pré-coloniales : il compare leurs forces et leurs valeurs à des « pierres ». Le jeu politique consistait alors, pour chaque peuple, à la condition qu'il dispose des hommes et des idées pour cela, à « *porter sa pierre dans l'espace de l'autre* » ; Aïr, Bornou, Songhay, Haoussa, entre eux, se fabriquaient les alliances et les ruptures, selon la force des uns et les faiblesses des autres. L'image d'un Sahel en conflit permanent, véhiculée par la colonisation « pacificatrice », s'estompe alors derrière la notion d'échange des idées, de sociétés tournées vers l'extérieur. Il souligne la nostalgie de « *l'autre époque, celle où fusionnaient les différences dans les reflets de l'eau limpide de laalebasse que vous (les Haoussa) nous tendiez à deux bras, deux bras fraternels, mus par la*

(10) Hawad, « Hachis touareg... », *art. cit.*

(11) La notion d'unité fait d'ailleurs l'objet d'un débat actuel entre chercheurs, à ce sujet, ainsi que pour ce qui concerne la perception de la rébellion, on lira la controverse entre André Bourgeot et Hélène

Claudot-Hawad dans *Politique africaine*, nos 46, 48 et 50.

(12) Hawad, *Caravane de la soif*, Aix-en-Provence, EDISUD, 1985 (2^e éd. 1987), 102 p.

tatures démocratiques ou religions monothéistes, toutes brident l'imagination et s'imposent de nos jours comme solution unique.

Alors qu'on désigne les Touaregs comme les « ennemis de l'ordre », Hawad pose la question : « *de quel ordre il s'agit* » ? l'ordre établi, accepté par les « *peuples courtisans* », laminant les identités régionales ? Lui cherche alternative et salut à la périphérie, car « *seule la marge est capable de penser, puisqu'elle porte un mûrissement lié à la douleur... Toute société qui a besoin de créer un État est morte, elle n'existe plus* ».

Sa dénonciation responsabilise pêle-mêle le colonisateur et l'État, assisté par ses « *experts internationaux fétiches* » (15).

Fustigeant les « *pharaonneries des Anglais, des Italiens, des Français et autres grands Turcs, les chauves-souris de la CIA, les ours du Kremlin et les singes de la Maison Blanche, jusqu'aux perroquets des Nations-Unies et aux autres chacals de l'Unesco* » (16), il souhaite « *tous les venins possibles de scorpions, de vipères à cornes des salines et même les coliques de l'eau saumâtre du puits de Balaka aux États qui tanent les peuples du Sahel, et à leur éminence grise, le caméléon tricolore* » (17). L'État est un « *mensonge impudent* » (18), avec son cortège d'illusionnistes : « *L'infirmière des ingérences humanitaires et l'officier qui assainit la ville à coups de plomb ; le « donne moi cadeau », il le laisse aux « secouristes de toutes les noyades en eaux stagnantes* » (19).

A l'État est associée la ville, prédatrice, à laquelle le monde contemporain a donné trop d'importance et le pouvoir d'une domination possessive des modes de vie de déplacement.

*« Le nomade entre dans la cité
Pour acheter trois mesures de blé
Ceux qui vénèrent le béton
Lui crachent au visage
Lui jettent dans le dos
Les os de ses moutons
Hurlement de la ville
Sois maudit nomade
Renard voleur pillard traître
Sauvage compagnon de l'araignée
Frère du chameau »* (20).

En fait, le pouvoir central a donné aux cités, autrefois simple « *rotule, articulation* », lieu d'échange entre les sociétés d'agropasteurs, une responsabilité, qui est surtout celle du *profit* : « *La*

(15) Hawad, « Lettre d'un homme touareg... », *art. cit.*

(16) Hawad, *Froissevent*, Paris, Noël Blandin, 1991, 102 p.

(17) Hawad, *Les Marges*, à paraître.

(18) Hawad, *Yasida*, Paris, Noël Blandin, 1991, 62 p.

(19) Hawad, *Les Marges*, *op. cit.*

(20) Hawad, *Caravane de la soif*, *op. cit.*

bourgeoisie des villes mange les paysans... Toutes les routes des caravanes, poumon de notre économie, ont été fermées ou rançonnées, et on nous a exclus des droits de gérer nos pâturages pour les confier à des citadins » (21). Dans l'analyse des crises qui ont déstructuré le monde touareg, Hawad minimise alors le rôle de la sécheresse, vieille compagne des marges du désert, avec qui les nomades ont toujours eu l'habitude de cohabiter.

« L'État actuel n'est pas viable pour l'Afrique, mais il y a une forme d'État africain, qu'il s'agit de redécouvrir, au sens traditionnel de l'organisation de l'espace et de la relation entre les sociétés ». Dans une même logique, c'est aussi le refus de l'État qui le conduit à interpeller les Fronts de libération.

« La rébellion aurait dû parler aux Touaregs »

« Tout ce qui était viable en pays touareg a été pillé ». Pour ce gigantesque hold-up, il fallait bien entendu trouver des complices, « des moutons tonduis à la mode de l'école française, qui bêlent de concert avec leurs maîtres » (22), ceux de « ses frères, servant de courtiers » (23), qui ont réduit la culture touarègue à l'état d'objet folklorique, exporté et vendu sur le marché international du tourisme. Ceux-là, il les laisse « astiquer les fesses de Marianne et à toute gorge jusqu'au châssis, avaler le pot d'échappement du Paris-Dakar », en les interpellant : « au prix de quel pet encore allez-vous vendre nos âmes » ? (24).

Il rejette la forme de résistance prônée par les Fronts armés. Même s'il comprend la rébellion des jeunes contre « *la grande injustice qui leur a été faite* », il leur reproche d'avoir adopté le modèle replié vers le centre ; leurs revendications d'autonomie, comme d'ailleurs les négociations auxquelles ils « s'abaissent », s'inscrivent dans la logique des États. Sans doute cette « désertion » n'est-elle que duplicité, et la division en trois Fronts une simple façade de circonstance pour leurrer les bailleurs de fonds ; mais pour Hawad, tous ont dû déjà renoncer à leur identité, en quémendant auprès de la France, de l'Algérie, de la Libye, auprès de « *ceux qui ont bien trop de graisse de vanité sur leur regard pour comprendre les silhouettes maigrichonnes des Touaregs* ». Les combattants réinventent la frontière quand le poète parle d'espace et de liberté, et la rébellion prend le risque de devenir un fonds de commerce.

Au-delà des dénonciations légitimes, Hawad voit trop d'intérêts personnels dans les Fronts : au contraire, « *le vrai chef est un arbi-*

(21) Hawad, « Lettre d'un homme touareg... », *art. cit.*

(22) Hawad, « Hachis touareg... », *art. cit.*

(23) Hawad, « Lettre d'un homme touareg... », *art. cit.*

(24) Hawad, *Les Marges, op. cit.*

tre capable de défendre des intérêts qui sont contre ses intérêts personnels, capable de mourir au nom des pauvres, de tout perdre, même son honneur, au nom d'une cause commune ».

Cette approche pose alors la question de la représentativité de la rébellion, composée de « *jeunes gardiens de chèvres sans vision politique élargie, encadrée par la bourgeoisie touarègue des villes* ». Hawad lui reproche son absence de légitimité, celle qui s'acquiert dans le cadre d'assemblées, d'assises politiques traditionnelles, de ne pas avoir consulté l'ensemble de la société dont elle ne peut être de

« Sur le parcours de l'exil
 Un pilier du monde
 S'écroule
 Sur les cités
 Chaque jour l'homme
 Moderne
 Arrache un peu du toit
 De l'univers
 Comme l'enfant
 Qui creuse le sable
 Sous son château
 Et tombent gâchées
 Dans les cendres
 Stériles
 Les semences
 D'une autre vérité » (26).

Quelle alternative pour les gens du voyage ? « Pour ceux qui ont fait l'école, s'insérer dans l'État ou vendre leur sœur en ville ; pour les autres, fuir, "soulever leurs pieds", se mettre en route vers l'Algérie et la Libye ».

Dans le même temps, la situation, tant au Mali qu'au Niger, montre de très grandes difficultés à « faire la paix », pour des négociateurs enfermés dans le piège de l'identité nationale mythique et de l'intangibilité des frontières. C'est peut-être le moment de lire Hawad, comme la quête d'une autre vérité : « Les États s'effilochent et n'ont d'existence que par le fusil, la charité occidentale et l'annonce de démocraties qui, avant même d'avoir éclos, ont mangé leurs propres ailes... Pour nous, Africains, imitateurs de toutes les modes et manières de l'Europe, n'est-ce pas le moment de saisir la corde qui nous sortira de cette décharge, avec son odeur de sang, de souffre et d'os, dont nous avons nous-mêmes sculpté les portes ?... Il faut s'éloigner du cadre usé des États en faillite.... Jusqu'à quand interdira-t-on aux peuples de saisir eux-mêmes la longe de leur destin » ? (27).

Hawad aimerait trouver une alternative à l'État, « quelque chose de flexible, de neuf, car il est impossible de raccommoder ce qui existe actuellement ». Ici encore, la solution se trouve peut-être dans les assemblées politiques traditionnelles, celles que les acteurs étrangers n'ont jamais consultées, là où foisonnent les idées qui permettraient de mettre en forme un vrai projet de société.

La nécessité de recréer un espace politique proprement touareg est une de ses idées-forces, avec la volonté de redonner à « ceux qui meurent entre deux fusils » un rôle véritable d'interlocuteur ; tant

(26) Hawad, *Chants de la soif...*, op. cit.

(27) Hawad, « Hachis touareg... », art. cit.

que ceux-là n'auront pas retrouvé la liberté de verbe et d'action, ils ne pourront déléguer aucun pouvoir à aucun leader. En ce sens, « *les chefs traditionnels fabriqués par le pouvoir central en place, ceux qu'on sort de leur linceul, que l'on secoue en public pour faire acte d'allégeance, ne sauraient être représentatifs* ».

De toutes façons, « *fabrication de leader chez les Touaregs ne dure pas... Celui qui s'impose devient la cible, ou bien une main forte s'en empare de l'extérieur pour lui dire : rentre et travaille à mon service* ». La stratégie de minorité menacée conduit ainsi la nation touarègue à cacher ses vrais chefs.

Les Touaregs doivent recouvrer une position d'acteurs. « *Rien ne pourra se faire sans nous (les communautés sahéliennes), ni dans la guerre, ni dans la paix : le pauvre berger touareg et le pauvre paysan haoussa savent comment faire la paix* ». En ce sens, l'élection du président de la République, Mahamane Ousmane et la nomination du Premier ministre Mahamadou Issoufou, ont été des occasions manquées : « *Hommes des marges, porteurs de la connaissance des peuples du Niger, au lieu d'oser l'innovation et de chercher la solution à l'intérieur d'eux-mêmes, ils ont adopté la langue de l'État* ».

Ainsi, Hawad ne fait pas de « nationalisme ethnique » puisque, pour lui, les solutions passent par la recomposition des alliances entre les gens des marges et la création « *d'une scène de théâtre où chacun joue son rôle et le rôle des autres, ceux des lisières, du Soudan à Dakar* ».

« Il faut continuer à susciter les rêves des peuples, même si l'on sait que l'on est condamné »

Hawad n'est le « commis » de personne ; il est porteur d'une autre vérité, dont il mesure la limite : « *Ma plume se retourne face à moi pour me crever les yeux, parce que la réalité en ce moment est différente... mais il ne peut y avoir que le rêve pour construire la vie* ». Sans renoncer à ce qu'il est, sans devenir comme celui qui tue, il poursuit son chemin vers la « *temujar'a* ».

Au terme d'intellectuel, à la « *connotation trop courtisane* », il préfère celui de « *colporteur d'idées, celui qui est capable d'aller vers les autres pour échanger, prendre des idées et les ramener dans sa société, le seul capable d'acheter de la cola à Marseille pour la revendre à Abidjan, au risque de se retrouver tout seul* ».

Ainsi son accomplissement tient à deux modes parfaitement intégrés, là où se superposent l'acquis intérieur et les emprunts assimilés de l'extérieur, « *comme une fourche soulevant la poulie de la targuïté* » ; il parle, écrit et dessine pour la multitude, engagé dans le mouvement à la recherche de lui-même.

Et si parfois, commençant à sentir qu'il écrit « *comme un homme seul, sans un peuple derrière* », il plonge dans la désespérance, il n'en croit pas moins qu'il faut continuer à lancer ses idées « *comme des cordes entre la margelle et le fond du puits* » ; il les abandonne alors « *comme des bouts de graisse pour attirer les fourmis des autres pensées* ».

Les Touaregs, et tous les peuples des marges, ont une revanche à prendre avec eux-mêmes, une voie, une route à tracer ; Hawad n'en finit plus d'écrire « *afin que les peuples prennent les ficelles pour tisser leur trame* ». Un cycle nomade est accompli, un autre parcours reste à définir maintenant ; vers quelles lisières ? quel autre univers ?

L'écriture de Hawad est sans doute le rêve qui cherche à se